

LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE. — (Suite.)

XLII

LA conversation changea de sujet ; quelques heures s'écoulèrent encore et le train stoppa. Les deux Français étaient arrivés à destination. Ils quittèrent le compartiment qu'ils occupaient et firent porter leurs valises à l'hôtel le plus voisin de la gare.

Le séjour du faux Paul Harmant dans la ville où il venait de mettre pied à terre devait durer deux jours au moins. Il s'agissait d'études à faire dans l'usine d'un grand industriel qui désirait transformer son matériel en utilisant autant que possible l'ancien outillage. Après avoir pris un repas solide, les deux hommes se rendirent à la fabrique, où leur présence était nécessaire. Le reste de la journée fut consacré à l'examen des machines qu'il s'agissait de transformer. Il fut convenu avec l'industriel que Paul Harmant, le lendemain lui soumettrait un devis des modifications indispensables. Ovide Soliveau avait pris des notes sous la dictée de son prétendu cousin. En rentrant à l'hôtel, ils discutèrent ensemble les travaux à exécuter. Paul traçait des plans, tandis qu'Ovide relevait les mesures prises.

— Il s'agit de mener vivement ce travail, dit l'associé de James Mortimer. Je tiens beaucoup à ne demeurer que le temps strictement nécessaire. Nous piocherons, s'il le faut, une partie de la nuit.

— Comme tu voudras. Je ne demande qu'à piocher. Mais il faudra manger, cependant.

— Je vais donner l'ordre qu'on nous monte notre souper dans cette pièce. Tout en mettant les morceaux doubles, nous causerons de ce qui nous occupe.

Ovide eut un singulier sourire aux lèvres.

— Ce que tu me proposes, j'allais te le proposer, fit-il.

Jacques Garaud sonna et donna des ordres. On dressa le couvert sur une table apportée tout exprès, le mécanicien se servant pour ses travaux de celle qui se trouvait dans l'appartement. Sous un prétexte quelconque, Ovide sortit de la chambre de Jacques et gagna la sienne. Là il ouvrit sa valise, prit la fiole qu'il avait placée, la glissa dans sa poche et rejoignit Paul Harmant.

— Maintenant, pensait-il avec un contentement intime dont son visage impassible ne témoignait rien, maintenant il ne s'agit plus que de trouver l'occasion d'agir, et ce sera bien le diable si elle ne se présente pas !

Ensuite il se remit au travail avec son patron jusqu'au moment où le maître d'hôtel, d'une correction parfaite, vint annoncer que les gentlemen étaient servis. Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre. Jacques Garaud, tout en mangeant de grand appétit, semblait fort absorbé. Il s'était posé un problème de mécanique et il en cherchait la solution. Le repas, presque silencieux, fut terminé rapidement.

— Vous nous monterez beaucoup de café, et du café très fort, commanda le mécanicien au maître d'hôtel. Nous avons à travailler cette nuit.

Ovide pensa :

— Le café, voilà l'occasion.

Paul Harmant se remit à creuser son problème, tandis qu'Ovide exhibait une blague pleine de tabac de Virginie, roulait une cigarette avec une agilité d'Andalou, l'allumait et se mettait à fumer d'un air de complète béatitude. Le maître d'hôtel posa sur la table desservie une cafetière d'argent, deux tasses, un sucrier, et une bouteille d'eau-de-vie de France. Jacques, un crayon d'une main, un carnet de l'autre, traçait des figures géométriques et alignait des chiffres.

— Voici le café, mon cousin, dit Ovide quand le maître d'hôtel eut quitté la chambre.

— Très bien ! répondit Jacques sans quitter son calcul, remplis ma tasse, mets-y peu de sucre et sois assez aimable pour la placer auprès de moi.

— Tout de suite.

La joie la plus vive illuminait la figure de Soli-

— Quelques gouttes seulement. En veux-tu d'avantage ?

— Non, cela suffit. L'alcool est l'ennemi du travail.

Jacques acheva de vider la tasse, la remplaça sur la soucoupe et poursuivit :

— Verse-m'en encore. Ensuite nous nous remettons à la besogne.

Ovide, rayonnant, saisit la cafetière, remplit la tasse pour la seconde fois, et présenta le sucrier à son cousin. Celui-ci prit un morceau de sucre le laissa tomber dans le café et recommença ses chiffres. Soliveau dégusta lentement, en amateur, un agréable mélange de café et d'eau-de-vie, alluma une nouvelle cigarette, et se mit à fumer, en guettant du coin de l'œil le faux Paul Harmant. Il attendait l'effet produit par la liqueur dont le Canadien d'abord, Cuchillino ensuite, lui avaient vanté les propriétés merveilleuses. Ces propriétés existaient-elles véritablement ? Voilà ce qu'il ne tarderait pas à savoir.

Les chambres des deux Français étaient situées au premier étage d'un pavillon annexé au principal corps de logis de l'hôtel. Ils se trouvaient seuls dans le pavillon, et, même s'ils parlaient haut, ne pouvaient être entendus de personne. Ovide avait remarqué ce détail, et il se félicitait de voir les choses si complètement arrangées par le hasard. Onze heures du soir venaient de sonner. Un calme profond régnait dans le pavillon. Les portes étaient closes, les lumières éteintes, sauf dans la chambre où se trouvaient les deux hommes. Jacques Garaud ne disait pas une parole. Penché sur une grande feuille de papier, armé d'une règle et d'un compas, il traçait des plans. Ovide établissait ou plutôt faisait semblant d'établir un devis. Nous disons "faisait semblant," car, en réalité, son attention était ailleurs. Paul Harmant l'occupait tout entière. Plus l'heure avançait, plus il s'étonnait, puis il s'inquiétait de ne pas voir se produire l'effet attendu. Le Canadien et Cuchillino avaient-ils donc menti ? Cette pensée creusait un pli profond entre les sourcils d'Ovide. Tout à coup, il vit Paul Harmant passer à deux reprises la main sur son front, geste qui ne lui était point habituel. En même temps les paupières du mari de Noémi se mirent à battre sur les prunelles.

— Est-ce que ça va commencer ? se demanda Soliveau ; ça sera venu tard, mais mieux vaud tard que jamais.

Ovide ne se trompait point. L'effet de la liqueur mysté-

rieuse commençait véritablement à se produire. Jacques se dressa brusquement, lâchant le compas et le crayon qu'il tenait.

— Qu'as-tu, cousin ? lui demanda Soliveau. Est-ce que tu souffres ?

— J'ai soif, répondit l'associé de Mortimer.

Et il vida d'un trait la seconde tasse de café qui se trouvait à côté de lui. Ensuite il se mit à arpenter la chambre de long en large, d'un pas rapide et saccadé. Des frissons passaient sur sa chair. Ses mains tremblaient. Son visage devenait d'un rouge sombre. Dans ses yeux s'allumaient des lueurs étranges.

— Décidément, cousin, reprit Ovide en jouant l'inquiétude, tu ne me parais pas du tout dans ton assiette. Tu vas, tu viens ; tu as l'air d'un fou ! Encore une fois, es-tu malade ?



Mort ! Serait-il mort ? balbutia-t-il avec effroi. — (Page 14, col. 2.)

veau. Paul Harmant, tout à ses chiffres, lui tournait le dos. Sans le perdre un seul instant de vue, Ovide versa du café dans une tasse ; puis, tirant de sa poche la fiole de liqueur canadienne, il la déboucha et laissa tomber dans le café la valeur d'une cuillerée à bouche de son contenu. Faisant alors disparaître la fiole, il sucra modérément, remua le breuvage avec une petite cuiller pour activer la fusion du sucre, plaça la tasse et la soucoupe sur la table de travail du gendre de Mortimer et dit :

— Voici ton café, tu peux le boire, car il n'est chaud que tout juste.

— Merci.

D'une main distraite, Jacques prit la tasse, l'ap procha de ses lèvres et absorba une gorgée de son contenu.

— Tu as ajouté de l'eau-de-vie ? fit-il.